

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 52

Artikel: Quelques vérités à ces messieurs : par une lausannoise qui s'y connaît : II
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Petits mystères de Noël.

En dehors de toute idée religieuse, la veille de Noël est certainement la fête préférée des enfants et des jeunes filles; toutefois il s'est introduit, depuis plusieurs années déjà, des modifications sensibles dans la manière de la célébrer; seule la population ouvrière a conservé l'ancienne tradition de Challande, de la Chaussée-Vieille et de la tronche, d'où noisettes, pralines, dragées, etc., s'épandent lorsqu'on frappe avec certaine baguette dont les bons parents ont le secret.

Dans les classes plus aisées, on remplace maintenant tout cela par les arbres de Noël, brillamment illuminés et surchargés de présents de toute nature.

Eh bien, pour notre part, nous préférons le bon vieux Challande si drolatiquement travesti, et sa respectable moitié, la Chaussée-Vieille, qui provoquait au moins le fou rire, à son entrée dans la maison, coiffée d'un formidable chapeau, les yeux cachés par d'énormes lunettes rondes, la figure enfarinée, et portant, outre le gros bâton sur lequel elle s'appuyait, un grand panier rempli de friandises. A sa ceinture était suspendu un paquet de verges qui devait servir, suivant les cas, de châtimement ou d'épouvantail.

Oh! plaisant couple! auquel peu d'enfants croient, mais que tous aiment à voir venir, comme tu nous sembles plus gai que le sapin, malgré son luxe de bougies, ses rubans, ses trésors gastronomiques et autres!... Et cela parce que nous aimons les vieilles coutumes du pays, celles qui rappellent notre enfance, celles qui réveillent dans notre cœur tout un monde de souvenirs lointains.

Ces souvenirs nous amènent à parler des plombs aux formes fantastiques, où les yeux de vingt ans cherchent les secrets de l'avenir. Pour qu'ils les découvrent, il faut, dit-on, que le plomb liquéfié par l'action du feu soit jeté dans de l'eau recueillie pendant que minuit sonne. On juge du bruit qu'il se fait alors autour de certaines fontaines à cette heure fatidique.

Ce qu'on cherche généralement dans la configuration des plombs, ce sont d'abord des bourses pleines, des cornes d'abondance, des anneaux de mariage, et quelquefois de mignons petits berceaux. Ce qu'on y trouve le plus souvent, ce sont des pointes aiguës, des langues affilées, des fosses terreuses; quelquefois aussi des anneaux disjoints, des routes obstruées; les réalités de la vie en un mot, plutôt que ses brillantes promesses.

Les jeunes filles ont encore une foule d'autres procédés pour interroger l'avenir pendant la nuit de Noël. Par exemple, elles écrivent différents noms connus sur de petites bandes de papier qu'elles roulent et jettent ensuite dans un verre d'eau. Le lendemain matin, un seul des noms doit s'être déplié et surnager, tandis que tous les autres ont coulé à fond; ce nom, cela va sans dire, est celui du mari futur.

D'autres jettent leur jarrettière et leur pan-

toufle en arrière: la jarrettière forme une initiale; quant à la pantoufle, si la pointe se tourne vers la porte, la jeune fille quittera la maison paternelle dans l'année pour se marier. Le talon indique le contraire.

« Superstitions que tout cela! » s'écrieront les esprits forts en haussant les épaules. Peut-être, leur répondrons-nous, mais superstitions charmantes, qu'il serait regrettable de voir remplacées dans nos mœurs par la sécheresse d'un positivisme absolu.

Notre époque manque de poésie, dit-on, eh bien, conservons-lui du moins celle qui nous a été léguée de génération en génération, au foyer domestique. D'ailleurs si chacun de nous retranchait de sa vie toutes les croyances qui l'ont fait heureux, lors même qu'elles n'étaient pas mieux fondées, il n'y resterait guère que des certitudes douloureuses, que le temps apporte en retour des espérances qu'il fauche.

Les deux tourterelles.

Nous retrouvons dans nos papiers un ancien numéro du *Figaro*, datant d'une vingtaine d'années. Nous lui empruntons cette touchante histoire, due à la plume de M. Robert Milton. On est à l'époque de la Commune, au moment de la bataille dans Paris.

Mon héroïne a douze ans, la plus charmante tête de jeune fille que j'aie vue, une tête d'enfant sur un corps svelte et fin, où commencent à se deviner toutes les grâces de la Parisienne.

Les parents occupent un appartement au troisième étage, rue Rivoli, en face des Tuileries, c'est-à-dire dans un des quartiers les plus éprouvés de Paris.

Déjà, après les horreurs de la Commune, cette honnête famille commençait à respirer en entendant le bruit de la canonnade qui annonçait l'entrée des Versaillais dans Paris. Dans une chambre donnant sur la cour, dont on avait capitonné les fenêtres avec des matelas, les parents se tenaient blottis avec leur fille unique et une vieille domestique.

Tout à coup, le feu éclate dans le voisinage et enveloppe le quartier d'une fumée épaisse; l'air s'imprègne d'une terrible odeur de pétrole! Que se passe-t-il? Le père veut le savoir, et au risque de recevoir une balle dans la tête, il se précipite dans le salon donnant sur la rue et recule d'épouvante... Les Tuileries sont en feu!...

Que faire? L'incendie toujours grandissant envahit le château d'un bout à l'autre et menace toutes les habitations voisines. Dans la rue, embusqués sous les portes cochères, les fédérés se mettent à l'abri des mitrailleuses qui balayent la voie, tandis que des obus frappent à droite et à gauche, brisant les corniches, démolissant les balcons et couvrant le parquet de leurs éclats.

Le père livide, tremblant, recule d'épouvante, et regarde sa famille d'un oeil éteint.

— Nous sommes perdus, murmure-t-il.

Dans cette maison où déjà, depuis les mandsarbes jusque dans les caves, régnait une terreur folle, pénétre tout à coup une bande d'insurgés avec un état-major de mégères, qui se mettent à enduire les murs de pétrole.

Un cri de détresse s'échappe de toutes les poitrines: « Sauve qui peut! » Le père ramasse à la hâte quelques papiers de famille, de l'argent, des bijoux; la mère, aidée de la vieille servante, noue dans un

drap de lit tout ce qu'elle trouve sous sa main. Quant à la petite fille, à moitié folle de peur, elle se précipite dans sa chambre pour sauver de la mort ce qu'elle aime le mieux après ses parents... deux tourterelles dans une cage...

Les torches des incendiaires glissent sur les murs enduits de pétrole et les flammes envahissent tous les étages. Précédant tous les autres locataires, la jeune fille, avec ses oiseaux, se précipite dans la rue... Un obus éclate à ses côtés, et ses parents terrifiés la voient tomber sur la chaussée, tandis que la cage va rouler à quelques mètres plus loin.

A la vue de sa fille qu'il croit morte, le père s'élance à son tour au milieu d'une grêle de projectiles, enlève son enfant et la dépose sur ses genoux sous la porte cochère.

La petite fille n'est ni morte ni blessée!... La peur seule a causé une syncope d'où elle revient vite sous mille caresses. Elle rouvre les yeux... Puis tout à coup elle se souvient, et avant qu'on eût le temps de la retenir, elle s'échappe de nouveau, court dans la rue, et sous les obus et la mitraille, retrouve la cage renfermant ses oiseaux.

Dans la maison, c'est la mort par le feu! au dehors, c'est la mort par les balles! L'effroi est à son comble parmi les fugitifs qui se pressent dans le vestibule et voient les flammes se répandre partout. La pauvre petite ne lâchant toujours pas sa cage, se cramponne à ses parents en poussant des cris de détresse.

Une pétroleuse qui vient de mettre le feu à l'entresol, s'arrête, et au milieu d'un éclat de rire:

— Eh bien, la petite, après? ils rôtiroient tes merles! voilà-t-il pas une belle affaire?

A ces mots, l'enfant, comprenant l'immensité du péril, se redresse, jette à la pétroleuse un regard de haine et de colère, et tandis que de grosses larmes roulent le long de ses joues, elle ouvre la cage et les oiseaux s'envolent pour se perdre dans les nuages noirs. — Eux du moins seront sauvés!

En ce moment, le tambour bat la charge au détour de la rue... les lignards, les bons lignards arrivent.

« Vive l'armée! »

En un clin d'œil pétroleurs et communards se dispersent dans toutes les directions, poursuivis par la troupe. Pendant que les incendiaires tombent frappés par les balles vengeresses de l'armée, on parvient à maîtriser le feu. Les deux derniers étages sont brûlés, mais comme par miracle, le reste de la maison a été préservé. Chacun rentre dans son gîte, bénissant les vaillants soldats qui viennent de sauver Paris. Peu à peu le calme rentre dans les esprits. La jeune fille sourit comme les gens qui renaissent à la vie, mais à cette joie se mêle un deuil dans cette jeune âme; au milieu de l'effroyable catastrophe qui a failli réduire Paris en cendres, elle pleure ses oiseaux envolés!

Le lendemain, comme elle venait sur le balcon penser tristement à ses chères victimes, un cri de joie s'échappe de sa poitrine; ses tourterelles sont revenues au logis comme les autres Parisiens et rapportent à une pauvre petite fille le bonheur qu'elle croyait avoir à jamais perdu!

Quelques vérités à ces messieurs.

PAR UNE LAUSANNOISE QUI S'Y CONNAÎT

II

Emma est seule, assise dans un joli et confortable petit salon. C'est une veuve qui, après avoir fait une triste expérience du mariage, s'est cependant décidée, mais après beaucoup d'hésitations, à épouser un second mari. Son

choix lui semble raisonnable. Albert est un homme qui n'est plus de la première jeunesse ; son extérieur est un peu froid ; il est instruit, d'un caractère doux, et on l'estime généralement.

Emma l'attend sans impatience, car sa ponctualité lui est connue. En effet, au moment où la pendule annonce 4 heures, des pas se font entendre et Albert paraît.

— Toujours exact, dit Emma en lui tendant la main.

— Toujours et pour toujours, répond-il en s'asseyant auprès d'elle ; et alors il lui répète ce qu'il a dit tant de fois, que sa vie ne compte pour rien hors de sa présence, que l'univers entier lui est devenu indifférent ; qu'il porte partout avec lui une telle préoccupation et tant de distractions qu'il en devient ridicule. Il ne comprend vraiment pas comment il a pu s'intéresser si longtemps à ce qui se passe dans le monde, maintenant que toutes ses pensées sont concentrées sur un point unique, sur une seule personne.

Emma le remercie et lui demande si ce sera toujours ainsi ; mais à peine lui laisse-t-il le temps de formuler cette question, tant il s'empresse de lui réitérer les assurances les plus tendres sur le bonheur qu'il se promet dans cette vie à deux.

Rassurée par tant de marques d'affection, la jolie veuve fixe enfin le moment de l'union qu'Albert sollicite avec tant d'ardeur.

D'abord tout va parfaitement, dans le nouveau ménage ; Albert qui a vécu longtemps de la vie peu confortable de garçon se félicite de l'avoir échangée contre une existence embellie par des soins et des égards, qui lui étaient inconnus jusqu'alors. Peu à peu cependant, il se lasse d'être si heureux, cela ne lui suffit plus de vivre ainsi dans du coton et il reprend chaque jour quelque chose de sa vie d'autrefois ; le billard, le cercle, le café le revoient fréquemment. Il rentre souvent fort tard, toujours *contre son gré*, bien entendu ; mais il n'a pu fausser compagnie à tel ou tel ; il l'a fait *par devoir*.

Et quand madame lui reproche avec douceur de l'abandonner, il lui répond qu'elle ne comprend rien aux nécessités de la vie ; qu'il ne peut se conduire comme un sauvage ; qu'il doit au moins parcourir les journaux, connaître toutes les opinions et ne pas se laisser oublier ; qu'enfin le billard est un exercice excellent pour la santé.

Bref, ce mari modèle, qui assurait vouloir renoncer au monde et ne vivre que pour sa chère épouse, se crée une multitude de devoirs à remplir envers chacun : il a dû rester avec celui-ci, prendre une absinthe ou un vermouth avec cet autre, le café avec un troisième ; mais pour ce qui concerne les égards dus à Emma, c'est un article purement secondaire.

Cependant il l'aime encore et paraît affligé d'avoir à faire une assez longue absence, aussi lui promet-il sa dernière soirée tout entière. Emma s'en réjouit, prépare un joli souper et s'installe près d'un bon feu en l'attendant ; mais les heures s'écoulent sans qu'Albert reparaisse ; celle du repos sonne, et la pauvre femme se retire tristement dans sa chambre.

A minuit l'ingrat arrive, donnant pour excuse que des amis l'ont retenu, qu'il n'a pas osé leur manquer de politesse, etc., et dorénavant si Emma n'éprouve pas de violents chagrins comme avec son premier mari, elle n'est pas heureuse non plus, et pense souvent avec regret qu'elle aurait vécu bien tranquille dans sa position de veuve isolée ; au moins, n'aurait-elle pas compté sur la société d'un homme qui lui échappe constamment.

(A suivre)

Réjouissance.

Voilà un terme de boucherie employé fréquemment par nos ménagères et dont fort peu de gens connaissent l'origine.

En France, une ordonnance de police, concernant la taxe de la viande de boucherie, porte :

« Défense est faite aux bouchers de mettre » dans la balance et de livrer aux acheteurs » des os décharnés, ni ce qu'on appelle vul- » gairement de la *réjouissance* ».

En attendant que le rêve de la *poule au pot* pût se réaliser, Henri IV avait voulu que le peuple pût au moins manger du bœuf, et pour cela il avait décidé, sur la proposition du prévôt des marchands, que vu le prix extraordinaire de la viande, les morceaux de qualité inférieure seraient vendus sans os.

On stipula en même temps, pour que les marchands n'eussent point à souffrir de cette mesure, que ces os seraient ajoutés, dans la vente, à tous les morceaux de qualité supérieure, c'est-à-dire à ceux qu'on appellerait aujourd'hui de première catégorie.

Ces fameux os devenaient ainsi une charge de moins pour les pauvres, et une charge de plus pour les riches ; à ce double titre, ils devaient être pour le peuple un motif de *réjouissance*. C'est de là que le nom leur est venu.

Telle est l'explication donnée par Ch. Rozan, dans ses *Petites ignorances de la conversation*.

Trop de zèle.

Un huissier, qui par son excès de zèle joue souvent le rôle de la servante à Pilate, eut un jour une singulière déception.

Buvant une chope de bière au Café du Musée, il se trouvait assez près de deux agriculteurs de Cour, sous Lausanne, pour entendre leur conversation. L'un d'eux se plaignait vivement des impôts, et surtout de l'impôt sur les chiens, qu'il trouvait exagéré.

L'autre, qui avait remarqué que l'huissier prêtait soigneusement l'oreille, dit : « L'impôt sur les chiens, il te faut faire comme moi ; j'en ai un depuis trois ou quatre ans, et jamais je n'ai payé un sou ! »

A l'ouïe de ces paroles, l'huissier vida sa chope avec délice, et se retira. Le lendemain, il se rendit à Cour, en disant à part lui : « J'avais pincer mon homme. »

Il trouva le paysan sur le seuil de sa porte, qui regardait pleuvoir.

— Bonjour, monsieur, comment ça va ?

— Ça va, ça va, voilà.

— Dites-moi, vous avez un chien ?

— Oui.

— Pourrais-je le voir ?

— A votre service, donnez-vous la peine d'entrer.

Et le conduisant dans la plus jolie chambre de sa maison, il ouvrit une armoire, et saisit sur le tablar supérieur un gros chien de faïence qui était échu à l'un de ses enfants dans un jeu de hasard, lors d'un tir cantonal à Lausanne.

— Ah ! ce n'est pas ce que j'entendais... vous m'estuserez, dit l'huissier en se retirant tout penaud.

On sait que depuis la tentative de Davel, les gens de Cully étaient détestés au plus haut degré par le gouvernement de Berne et ses représentants ; aussi ces derniers étaient-ils autorisés à les traiter le plus durement possible.

Deux citoyens de Lavaux se présentent à l'audience du bailli.

Le premier est introduit.

— T'ou êtes-vous ? lui demande le bailli.

— De Cully, monsieur le bailli.

— Ah ! fous êtes de Couilly. Eh bien ! vous serez condamné.

Lorsque le second se présente, le bailli lui sourit et s'apprête à faire l'éloge de sa cause, puis se ravissant tout à coup :

— T'ou êtes-vous ? dit-il.

— De Cully, monsieur le bailli.

— Ah ! fous êtes de Couilly ! Eh bien, vous serez tous les deux condamnés !

Pensées d'oiseaux.

Dans les branches sans verdure des grands tilleuls du verger, je voyais hier de ma fenêtre deux oiseaux qui, d'une façon toute intime, échangeaient leurs pensées.

L'œil pensif, la plume hérissée, ils avaient rapproché leur bec pour mieux s'entendre et je ne tardai pas à me mettre au courant de leur doux entretien :

« Que dis-tu de l'hiver, ami ? murmurait l'un ; ne soupies-tu pas comme moi après de meilleurs jours ? Les nuits sont longues et froides ; bientôt la terre durcie nous refusera toute nourriture, et qu'allons-nous devenir si les miettes de pain manquent sur le rebord des fenêtres ? »

« Et sais-tu ce qui attriste mon cœur en ce jour de Noël ? c'est la pensée que mes enfants sans abri paternel grelottent et souffrent sans doute aussi. Ils sont tous par le monde qui songent peut-être à leurs tendres parents, et je sens en moi comme un sentiment d'envie envers les hommes dont le sort est si différent du nôtre. Ah ! combien je les trouve heureux ! Noël est là maintenant et ils peuvent rassembler leurs familles autour d'eux, les combler de présents, de bonnes paroles, de précieux conseils dont leurs enfants se souviendront s'ils se trouvent exposés une fois aux vents divers qui soufflent dans le vaste monde ! Ah ! quelle joie serait la mienne si je pouvais pour aujourd'hui seulement retrouver mes chers petits et gazouiller avec eux des hymnes de Noël ! »

L'autre petit oiseau, rapprochant encore son bec de celui de son compagnon, lui répondit :

— Prends garde de te tromper en enviant le sort des hommes et sois satisfait, au contraire, de ce que nous avons en partage. Notre ciel est sombre aujourd'hui, il fait froid et nous pensons à nos petits perdus ; aussi Noël pour nous sera bien triste. — Mais les beaux jours reviendront, et quand nous pourrions becqueter les pousses printanières, nous aussi nous aurons enfin une famille à aimer et à laquelle nous apprendrons ce refrain si vieux et si vrai :

Sur la terre
Il n'est guère
De beau jour
Sans amour.

Là-dessus, les deux petits oiseaux, après avoir secoué leurs ailes, s'envolèrent ensemble pendant que je me disais tout bas :

« Il y a pourtant plus de plaisir à entendre le langage de ces oiseaux que celui de certains hommes dont les discours, bien souvent, sont si peu sages et raisonnables ; aussi serait-il à souhaiter, pour que toutes les familles passent un heureux Noël, que leurs chefs aient, sans exception, des pensées et des cœurs d'oiseaux. »

M^{me} DESBOIS

Noël 1898.

Un curé savoyard s'arrêtait l'autre jour dans un hôtel de notre ville, où il avait déjà diné quelquefois. Le gamin de l'établissement le reconnaît, lui demande des nouvelles de sa santé et finit par lui dire :

— Et madame votre épouse, comment va-t-elle ?